

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

Artisans interculturels

Brackelaire, Jean-Luc

Publication date:
2018

Document Version
le PDF de l'éditeur

[Link to publication](#)

Citation for published version (HARVARD):

Brackelaire, J-L 2018, *Artisans interculturels: Pour déjouer la violence interculturelle dans les soins de santé.*

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

ARTISANS INTERCULTURELS

Pour déjouer la violence interculturelle dans les soins de santé

Jean-Luc Brackelaireⁱ

Introduction

Pour déjouer la violence interculturelle dans les soins de santé, on peut d'abord la jouer, en donner une représentation, artistique par exemple, qui touche et frappe le public, l'oblige à réaliser ce dont il s'agit et l'invite à y réfléchir. On peut ensuite mobiliser cette réflexion et l'orienter vers des formes citoyennes, professionnelles et politiques de prise en compte, d'analyse et de transformation d'une telle violence.

C'est le pari qu'a suivi la FUCID à travers la création d'une pièce de théâtre « *Oza wapi docteur ?* », qui met en scène l'interculturalité dans les soins, et en organisant suite à sa représentation des tables rondes qui ont impliqué de nombreuses associations spécialisées dans les champs de l'interculturel et des soins de santé et ont débouché sur des recommandations à transmettre à diverses instances, politiques, éducatives, ... (FUCID, 2017ⁱⁱ).

Nous examinons ici ce processus dans une double perspective d'analyse et de transmission. Nous partons d'une part de notre participation à une table ronde suite à la représentation théâtrale et d'autre part de notre expérience clinique et anthropologique dans le champ articulant les relations interculturelles et les effets des traumatismes psychosociaux liés à diverses formes de violence politique.

Parlons de cette violence interculturelle, de sa prégnance invisible et criante, pour la présenter, notamment dans le domaine des soins de santé, qui nous concerne ici. Et tentons d'en cerner l'une des raisons, qui tient en une forme désavouée d'expropriation de l'identité et du pouvoir culturels d'autrui. Nous soulignerons comment l'art permet de montrer cette violence, de rendre voix à l'Autrui, chez soi comme chez l'autre, et de relancer la réflexion entre personnes et entre cultures. Notre objectif est de soutenir un processus pouvant conduire à des prises de responsabilités contre la violence interculturelle.

La violence interculturelle et son déni

Nous parlons bien ici de violence interculturelle. Les termes de relations, de différences, de malentendus et même de conflits interculturels, tout pertinents qu'ils soient, viennent souvent adoucir ou passer sous silence cette violence lorsqu'elle a pourtant réellement lieu. Celui de chocs culturels ou interculturels souligne qu'un événement se produit avec la violence d'un choc, mais il ne montre pas que les hommes peuvent être les acteurs de ce choc quand ils sont impliqués dans la violence qui le provoque ou en émane.

Ces situations de violence interculturelle sont innombrables, nous en avons tout plein en mémoire, même si les retrouver peut exiger un travail mental à la mesure de la dénégation qui les accompagne, et la pièce « *Oza wapi docteur ?* » a la vertu et le mérite de nous en servir un menu sur un plateau. On meurt de rire devant ces façons éléphantesques de réduire l'autre à la bizarrerie d'un comportement arraché de son contexte culturel, de l'animaliser par ses

bruits, de le rejeter allègrement dans notre passé le plus archaïque, de le traiter comme un incorrigible enfant qui ne comprendra jamais rien à rien, de nous aveugler sur notre commune humanité, déniée dans cette violence.

Il faut se demander pourquoi : pourquoi cette tendance à dénier la violence dans l'interculturalité dès le moment où elle se produit ? Nous pensons que cette sorte de déni est inhérent à la violence en question, qui consiste précisément, et c'est sa définition, à sauter par-dessus – et à faire sauter – les personnes et les cultures des autres, comme s'ils n'existaient pas comme êtres porteurs et créateurs de culture et d'entre cultures. C'est une opération double : on retire à l'autre son identité et sa responsabilité et on s'efface soi-même comme responsable de l'opération.

La responsabilité interculturelle comme enjeu

Une fois reconnue, cette violence interculturelle révèle ce qu'elle empêche, ce qu'elle abîme, ce qu'elle écrase, qui est l'enjeu interculturel lui-même : celui de *faire être* de l'*entre cultures*, d'en relancer le processus, de le créer et de le soutenir, dans chaque rencontre, parce que c'est là qu'il se joue. L'interculturalité n'est pas une caractéristique extérieure des situations, elle n'est pas non plus un préalable ni un résultat des relations, mais leur enjeu, celui d'une prise de responsabilité interculturelle contre la violence qui les menace (Brackelaire, 2009).

Cet enjeu interculturel se donne à voir d'une façon toute particulière dans le domaine des soins de santé car s'y joue par excellence la responsabilité humaine vis-à-vis d'autrui, affligé par toutes sortes de maux. Ceux-ci engagent toujours le corps d'une manière ou d'une autre. Or le corps ne peut être abusivement réduit à sa seule nature, pas plus qu'à la façon dont notre médecine culturellement le conçoit et tend politiquement à l'imposer ailleurs comme un universel (Singleton, 2015). Culturellement, il se situe au croisement de l'ensemble des relations définitoires de la personne, relations avec les autres, avec soi-même, avec le monde, visible et invisible (Devisch, 1996, 2007). Cet ensemble est très hétérogène entre cultures et il est en mouvement.

La violence interculturelle, minimisée et déniée, et d'autant plus redoutable qu'il s'agit de vulnérabilités, de souffrances et de maladies, porte ses effets bien plus loin et profondément qu'on ne le pense. Non reconnue, elle s'inscrit dans les corps et les relations, entre en résonance silencieuse avec des expériences traumatiques antérieures et avec les contextes socio-politiques qui les ont permises voire provoquées et dont on ne parle pas, y compris dans les pays dits d'accueil (Jamouille, 2015). Non élaborée, elle reste coupée de la personne, enkystée au-dedans et/ou en orbite autour d'elle, risquant sans cesse de se voir réactivée, en soi ou sur d'autres, transitivement, à la moindre occasion.

Expropriation et réappropriation du rapport culturel à Autrui

Cette hypothèse d'une violence interculturelle qui opère sous la forme désavouée d'une double expropriation, celle de l'identité et du pouvoir culturels d'autrui et celle de la responsabilité que l'on porte soi-même dans l'opération, s'inspire de l'analyse de situations qui aliènent à l'extrême le rapport entre Soi et Autrui, les majuscules indiquant ici des instances, comme dans la passion, où l'un se (con)fond dans autre (Gori, 2002) ou dans les

traumatismes psychosociaux (Martín-Baró, 1988), comme un génocide, une dictature ou une guerre, où l'un est anéanti par l'autre (Brackelaire et al., 2017). A nos yeux, la violence interculturelle mobilise les mêmes mécanismes d'expropriation, en particulier lorsqu'elle s'inscrit dans un contexte social et politique où les citoyens tendent à se voir dépossédés de leur mission de création culturelle (Gori, 2013).

Pour déjouer ce processus, la voie artistique est précieuse et mérite toute notre attention. Nous revenons à la pièce de théâtre à l'origine de cette brève analyse. En nous donnant à voir et à vivre en représentation cette forme de violence, de façon décalée, à partir d'un autre lieu, elle nous fait nous rejoindre autrement. L'hypothèse suivie nous conduit à saisir d'une manière spécifique comment dans ce cas de figure l'art nous met en contact avec ce qui nous échappe. La représentation théâtrale nous permet d'appréhender, d'abord confusément, comme un objet à la fois étranger et familier mais surtout violent et adhésif, ce dont nous expropriions les autres, ce dont nous sommes expropriés et ce dont nous nous expropriions : de pouvoir contribuer comme co-responsables au procès de création interculturelle avec autrui, d'en répondre.

En nous renvoyant à notre responsabilité, un spectacle comme « *Oza wapi docteur ?* » nous renvoie en somme la monnaie de notre pièce ! Il nous importe de souligner encore que ce qui nous est ainsi renvoyé concerne notre responsabilité personnelle et sociale à l'égard d'autrui, précisément celle qui se trouve comme suspendue dans la violence interculturelle. On mesure ainsi combien le passage par la voie de l'art peut jouer un rôle crucial face aux violences qui nous mettent littéralement hors de nous. Il peut favoriser et soutenir le mouvement de réappropriation de ce dont on ne répond plus.

Pour conclure

En ce sens, et sous des formes diverses, inscrites parfois dans les pratiques du quotidien, l'expérience de l'art constitue un point de relance ou de reconstruction sur le parcours de nombreux exilés suite à des violences politiques (Pertoldi, 2016 ; Rosselot, 2016). Des projets comme ceux de « théâtre et réconciliation » (Lecomte, 2013) et du théâtre interculturel nous sensibilisent à la portée également collective d'une telle médiation artistique dans des situations de violence et de post-violence (Pouligny, 2013).

De tels projets, comme celui qui se construit autour de « *Oza wapi docteur ?* », permettent une appréhension et une reconnaissance de ce qui fait violence, ici une violence interculturelle dans les soins de santé. Ils provoquent une réflexion et mobilisent des échanges, en l'occurrence autour de tables rondes entre professionnels de la santé, qui se prolongent notamment dans des recommandations transmises à diverses instances ou dans des pages comme celles que vous venez de lire.

Ils constituent des « espaces de médiation » où peuvent « avoir lieu », être représentées, reçues, partagées, discutées, élaborées, des expériences subies ou exécutées réellement dans des formes de violence qui exproprient d'elles-mêmes les personnes et mettent en péril leur existence, leur identité et leur responsabilité humaines. Ils nous invitent à façonner avec soin et inventivité l'espace des relations entre personnes et cultures, dans une sorte d'artisanat (Sennett, 2008), où l'on peut « créer pour acquérir une existence face à l'autre »

(Munyandamutsa, 2014), contre les violences qui menacent le fondement de ces relations, à nous faire « artisans interculturels ».

Références citées

BRACKELAIRE Jean-Luc, « Il a mis ma culture à l'envers ». Essai sur le nouage entre personne(s) et culture(s), in COLLART Pierre (dir.), *Rencontre avec les différences entre sexes, sciences et cultures. En hommage au Professeur Robert Steichen*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2009, 133-146.

BRACKELAIRE Jean-Luc, CORNEJO Marcela & GISHOMA Darius, Violence politique, traumatisme et (re)création des métiers cliniques. Pour une clinique de la responsabilité sociale à partir des traumatismes psychosociaux, *Tétralogiques*, n° 22, Troubles de la personne et clinique du social, 2017.

BRACKELAIRE Jean-Luc, CORNEJO Marcela & KINABLE Jean (dir.), *Violence politique et traumatisme. Processus d'élaboration et de création*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2013.

DEVISCH Renaat, Witchcraft and Sorcery, in CASEY Conerly & EDGERTON Robert B. (Eds.), *A Companion to Psychological Anthropology*, Blackwell Publishing, 2007, 389-416.

DEVISCH Renaat & BRODEUR Claude, *Forces et signes. Regards croisés d'un anthropologue et d'un psychanalyste sur les Yaka*, Bâle Paris, Editions des archives contemporaines, 1996.

GORI Roland, *La fabrique des imposteurs*, Mayenne, Les liens qui libèrent, 2013.

GORI Roland, *Logique des passions*, Paris, Denoël, 2002.

JAMOULLE Pascale, *Par-delà les silences. Non-dits et ruptures dans les parcours d'immigration*, Paris, La Découverte, 2013.

LECOMTE Frédérique, L'expérience de « théâtre et réconciliation » : du ring à la scène, in BRACKELAIRE Jean-Luc, CORNEJO Marcela & KINABLE Jean (dir.), *Violence politique et traumatisme. Processus d'élaboration et de création*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2013, 85-101.

MARTÍN-BARÓ Ignacio, « La violencia política y la guerra como causa del trauma psicosocial », *Revista de Psicología de El Salvador*, 7(28), 1988, 123-141.

MUNYANDAMUTSA Naasson, Créer pour acquérir une existence face à l'autre : la ténacité de la mémoire des exclus, *Les temps modernes*, Numéros 680-681, 2014, 264-270.

PERTOLDI Alice, *Violence politique, transmission et reconstruction. Une recherche qualitative à partir de récits de femmes brésiliennes exilées en Belgique suite à la dictature militaire (1964-1985)*, Mémoire de master en sciences psychologiques, UCL, 2016.

POULIGNY Béatrice, Art, création et dimensions intangibles de la reconstruction individuelle et collective après des violences, in BRACKELAIRE Jean-Luc, CORNEJO Marcela & KINABLE Jean

(dir.), *Violence politique et traumatisme. Processus d'élaboration et de création*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2013, 103-127.

ROSSELOT Josefina, *Se reconstruire par l'art : analyse par le récit de vie de quatre artistes exilés suite à des situations collectives de violence politique*, Mémoire de master en sciences psychologiques, UCL, 2016.

SENNETT Richard, *The Craftsman*, Allen Lane, 2008.

SINGLETON Michael, *Confessions d'un anthropologue*, Paris, L'Harmattan, 2015.

ⁱ Université de Namur, Université catholique de Louvain et Service de santé mentale de Louvain-la-Neuve.

ⁱⁱ « En 2016, l'asbl namuroise le Comité Afro-Européen interpelle la FUCID sur les difficultés rencontrées par les patient·e·s d'origine étrangère dans leurs relations avec les soignant·e·s. À partir de leur expérience et de celle de professionnel·le·s de la santé, des étudiantes de médecine de l'UNamur, des membres du Comité Afro-Européen et des demandeurs d'asile du centre de Belgrade créent collectivement la pièce de théâtre « Oza wapi docteur ? », représentée le 14 mars au théâtre Jardin Passion de Saint-Servais, le 21 mars à l'auditoire Vauban et le 26 octobre 2017 au centre de la Croix Rouge d'Yvoir. Suite à cette dernière représentation, des tables rondes organisées par la FUCID, en partenariat avec 17 associations spécialisées dans l'interculturalité et/ou les soins de santé, mobilisent environ 200 personnes concernées par la thématique. Les recommandations proposées dans le cadre de cette note sont le fruit de ces réflexions collectives » (Extrait de la Note de recommandation concernant la formation des soignant·e·s à l'interculturalité, FUCID, 2017).